

Indigne

Textes et dessins érotiques

L & H

Chambre

L'Homme à la bière

Blasphème

Récréation

Genèse

Valse

Symétrie

Empreintes

Dogging

Projection Privée



Chambre

Cette histoire n'est pas vraiment la nôtre. Il manque trop de lettres à L. et H. pour faire de ce texte un témoignage d'amour et d'affection, comme à mon habitude (du moins est-ce ainsi que, je l'espère, tu perçois ma prose). Tu m'as demandé si les fantasmes pouvaient te réduire à un objet. Ici c'est le cas, mais, comme dans un rêve, ce n'est pas tout à fait de nous dont il s'agit.

H. attendait depuis maintenant près d'une heure, assise sagement sur le lit. Elle avait trouvé le message de L., catégorique et sans appel, qui l'invitait à se présenter dans cette chambre d'un hôtel sordide de Pigalle. Elle avait traîné un peu, flânant devant les devantures, les étalages de cuirs sur les mannequins blancs. Cela la rendait ivre, en quelque sorte. A l'entrée, on lui avait simplement donné la clef, sans autre formalité.

Conformément aux instructions de la lettre, elle s'était déshabillée entièrement. Sa gorge se serrait de plus en plus à attendre ce qu'elle ne savait pas, ce qui serait la surprise de son amant. Avant même de le voir, elle avait déjà tout accepté, comme toujours. Elle avait envie de se masturber mais il le lui avait formellement interdit. Cependant, si elle l'avait fait, il l'aurait puni encore plus et, rien qu'à penser cela, son sexe s'agitait, devenait le gouffre, le creux de son absence.

Puis la porte s'ouvrit, livrant passage à un homme. Il était laid. Nous l'appellerons l'autre. Il n'était pas très grand mais large du torse et des épaules, avec de grandes mains. Son visage était tavelé de cicatrices d'acné, couvert de poils retors. Sans doute un travailleur immigré, espagnol ou maghrébin. Elle n'avait pas le droit de le mépriser, non, cela aurait été injuste.

L. suivait juste derrière. Il referma la porte sans dire un mot. H. le supplia. Elle fit cela sans dire un mot, juste avec les yeux, pour que ses reproches, si quelque fois elle avait parlé, ne rendent pas son supplice plus pénible encore. Elle avait honte de sa nudité, honte de ne pas se montrer à la hauteur de ce qu'exigeait son amant. L. s'assit calmement, en spectateur.

L'autre s'approcha d'elle. Il lui parla dans une langue dont elle ne comprit pas un traître mot. Il pouvait être turc ou roumain, après tout. Elle imagina qu'il lui disait des mots doux, des mots gentils pour calmer sa peine. C'était mieux que de penser qu'il la traitait de chienne et de traînée.

L'autre baissa son pantalon. Il commençait à bander mais sa verge pendait encore, lourde et rouge avec des veines qui lui paraissait énormes. Il prit l'un des poignets de H. et la força à se saisir de lui et à le caresser. Elle serra et décalotta, comme L. aimait qu'elle fit. Il passa l'autre main derrière sa tête, dans ses cheveux pour l'obliger à le prendre dans sa bouche. L'homme n'était pas très propre, sans doute, son sexe dégageait une odeur d'urine qui l'incommodait mais H. le suçait sans hésiter, elle savait que cela plairait à L. Elle s'imagina que c'était le sexe de son amant, qu'il avait juste un peu changé, qu'il était un peu plus gros suite à une opération.

L'homme la repoussa sur le lit. Elle n'était pas prête. Il la fouilla de ses gros doigts à la faire gémir et trembler par la peur, la douleur et l'humiliation. Elle cria quand il poussa ses jambes de part et d'autre pour la prendre. Il n'arrivait pas à la forcer. Il cracha dans sa main, un long jet blanchâtre, pour la lubrifier et, finalement, faire pénétrer le gland. Il progressait lentement en elle, lui arrachant des gémissements à chaque cran. Cela n'allait pas assez vite à son goût alors il la retourna. H. se retrouva face au mur. Elle ne voyait plus son amant mais elle sentait son regard dans son dos. Cette fois, d'un coup, il fût au fond, la faisant crier de nouveau, martelant son vagin. Elle s'imagina qu'il le pliait, le modelait à son goût. Elle eût peur de ce que, transformé ainsi, elle ne soit plus assez étroite pour L.

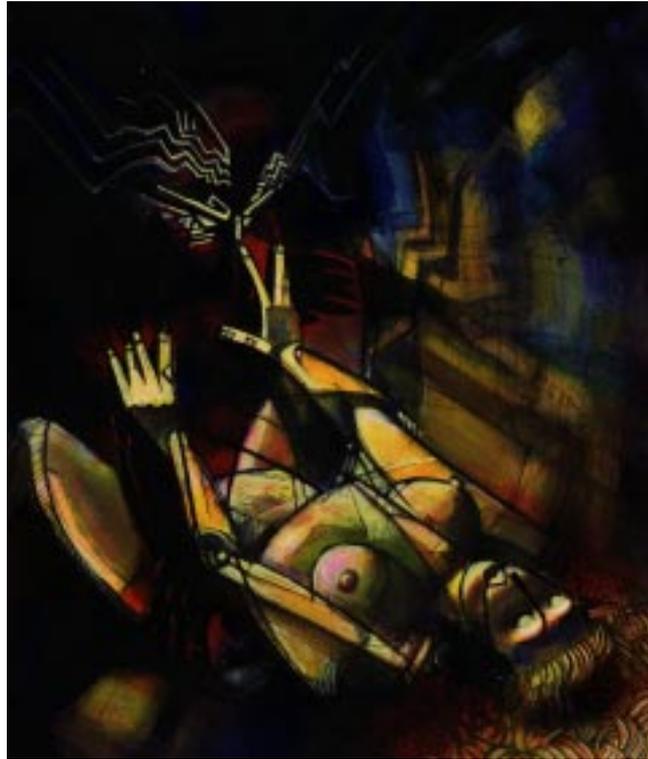
H. sentit des larmes couler sur ses joues. L'autre lui empoigna un sein pour le tordre, le malaxer et en torturer la pointe. L. la regardait, L. se délectait de la voir possédée ainsi. A cette pensée, elle

s'ouvrit enfin. Elle se déversa sur le sexe de l'homme. Son corps s'ouvrit en deux, le long d'une brûlure qui cernait sa colonne vertébrale. Pleine de l'homme, elle s'oubliait. Elle n'était plus.

Ils jouirent à l'unisson, longuement.

Quand l'autre se fût reboutonné, qu'il eût quitté la pièce, la laissant sans force, le sexe dégoûtant de sperme, L. vint près d'elle et lui déposa un doux baiser sur le front.

L'Homme à la bière



L'homme réclama une bière. H. alla chercher une Pelfort brune bien fraîche la posa, décapsulée, devant lui. Il inclina son verre, pour ne pas faire mousser. " Il m'a dit que tu étais docile et bien éduquée. Nous allons voir cela. Commence par te déshabiller. " H. retira son petit haut noir et translucide, doucement, boutons par boutons. Puis vint le pantalon, noir lui aussi, en cuir, le bustier qui comprimait ses seins et le brésilien de soie grise, enfin. "Tu ne portes jamais de bas ?" demanda l'homme. H. fit signe que non. L'homme la fit tourner et prit la mesure de sa beauté. Il était satisfait de sa possession d'une nuit, il était satisfait de ce qu'elle avait à lui offrir. Pris d'une soudaine inspiration, il lui ordonna de le sucer. Ce qu'elle fit. Pour se faire elle ploya et s'inclina vers le canapé, à ses genoux, ouvrit la ceinture, déverrouilla la fermeture éclair, dégrafa les boutons du caleçon et se saisit du sexe encore mou. Elle pressa, inclina, moulina et tira avant de se l'engouffrer et de se le faire grossir de la langue, tout ce qu'il voulait qu'elle fit. D'une main, il tenait son verre, de l'autre il saisit ses cheveux. D'un son étouffé, elle lui fit comprendre qu'elle aimait qu'il la prenne ainsi, ce qui lui déplut. Il posa son verre et la renversa. De cette manière, elle était bloquée, dos contre le canapé, la tête en arrière ne reposant sur rien, dans une position inconfortable. Cette attitude suffit à donner à l'homme toute sa vigueur et c'est un sexe puissant et dressé qui emplit sa bouche, manquant de l'étouffer. Des deux mains, il s'agrippa à sa nuque et, maintenant H. ainsi, usa de sa bouche jusqu'à souiller son visage de longs jets blancs. Il se détacha d'elle et lui demanda de se nettoyer.

H. tremblait. Elle se rendit dans la salle de bain. L'homme lui avait dit de rester nue mais de ne pas prendre de douche. Elle ouvrit le robinet doré, un peu kitsch, prit une noisette de savon et s'éclaboussa le visage à grand eau. Des hommes s'étaient déjà répandus ainsi sur elle mais, pour la première fois, il ne s'agissait pas de son amant attiré. Elle balançait d'un sentiment à l'autre, passant de la colère d'avoir été abandonnée par L., livrée à un homme dont elle ne savait rien, qu'elle devait satisfaire en tout sans se plaindre et la peur de ne pas mériter la confiance de son maître, faire preuve de faiblesse et, comme lorsque l'on a raté le bord du trottoir, perdre le sens de l'équilibre.

L'homme appela. Elle devait se rendre dans la chambre. Comme elle s'y attendait, les lieux étaient assortis au reste, d'un goût bourgeois et vulgaire, sans véritable luxe. Le lit était couvert de velours rouge. Près du mur du fond, un cadre métallique d'environ deux mètres de haut ôtait les doutes sur les inclinations du propriétaire. L'homme était torse nu, musclé, robuste avec un léger embonpoint. "Mets-toi devant la glace !" jappa-t-il. "Ferme les yeux" Il se glissa derrière elle. H. sentit un collier de cuir se resserrer autour de son cou. Il attacha une laisse à la boucle en métal et la guida jusqu'au lit. Là, pendant qu'à quatre pattes elle refermait les mains sur le velours, il examina de ses doigts l'intimité de H. Elle gémit quand le pouce de l'homme força son anus. Brutalement il la releva en tirant sur la laisse. Elle sentait sa présence dans son dos comme une menace, sa respiration se fit plus courte. Toujours au moyen de la laisse, il la fit se lever et la guida jusqu'au cadre métallique. Des bracelets de cuir pendaient de la barre horizontale. L'homme s'en saisit et lui enlaça les poignets. Il régla la longueur des attaches de manière à ce que H. soit obligé de se tenir sur la pointe des pieds puis il prit un martinet sur un meuble. Il le présenta à H., de face. C'était un godemiché en latex ou venaient s'insérer des lanières de cuir. "Je vais te fouetter, dit-il, mais, avant je veux que tu vois ce que je vais utiliser."

Le corps en extension, la laisse libre pendante entre ses jambes, H. n'eût plus du tout envie d'être livrée à l'homme à cet instant, la peur l'emporta. Elle n'avait aucune confiance en lui, elle ne savait pas de quoi il était capable. La frapper, la flageller, déchirer sa peau, le plus intime de sa chair, l'écarteler, la réduire à néant. Elle crût mourir. Et elle faiblit. Ses lèvres s'entrouvrirent pour laisser échapper ses supplications, son "pardon, je vous en supplie... je ne peux pas... pitié... relâchez-moi." Et un cri s'en échappa quand le premier coup s'abattit sur ses reins. D'autres suivirent, sur le dos, en haut et en bas, sur les fesses et l'intérieur des cuisses, là où cela fait vraiment mal. Et elle apprit à ne pas trop bouger de manière à ne pas lui laisser la prise sur cet endroit là. Elle ne savait plus si elle criait ou si elle gémissait. Maintenant, elle pensait à L. qui n'avait pas osé lui faire ça et elle s'ouvrait en pensant à lui, elle se répandait comme une fontaine. L'homme ne s'y trompa pas, il avait guetté ce moment là, il l'attendait avec une impatience terrible qui dardait son pantalon noir. Il saisit ses cheveux et tira violemment sa tête en arrière, le sexe de latex pénétra dans sa bouche. "Serre les dents, maintiens-le, dis l'homme pendant que sa verge faisait irruption dans son vagin, comme le bec d'un lance-flammes déchaînant l'enfer dans son ventre affamé. Elle cracha le bâillon, cria plus fort que sous les coups et plus fort encore quand il la sodomisa, que son sexe l'emplit complètement jusqu'à jouir de la semence qui se répandait cette fois en elle.

Quand L. vint la chercher, H. dormait paisiblement, sur le lit de velours rouge.

Blasphème

L. était seul chez lui et s'ennuyait, un dimanche soir comme tous les autres dimanche soir. La lumière déclinait doucement sur les toits de Paris qu'il observait de la fenêtre de son studio. Il mit son P.C. sous tension. L. regarda avec tristesse le défilement des instructions de démarrage, chiures absconses, échos de la pluie sur les ardoises. Il n'avait rien fait de sa journée et pensait n'avoir rien fait de sa vie. Il se demanda si, du fond de ce cloaque où l'enfermait sa grotesque maladie, sa dépression, il trouverait encore la force de décrire les fantômes qui le torturaient. Les mêmes phantasmes, jours après jours venaient le brûler, ne laissant qu'une sensation de vide. Il voulait écrire, écrire la voie du venin dans ses veines, écrire que sa cervelle cherchait à s'échapper de sa boîte crânienne. Plus tard, dans le moelleux de la nuit, il irait aux putes.

Quand on frappa à la porte, pas un instant, il ne se douta que c'était elle. Il vit ses yeux rougis et lui dit : "entre" tout simplement.

- Je ne te dérange pas ?

- Non, répondit-il.

Suivit un long silence qu'il brisa :

- Tu veux boire quelque chose ?

- Un Coca, une bière, ce que tu as...

Il lui versa une brune moussante. Il ne pencha pas assez le verre et l'écume s'étala sur le vernis noir de la table basse.

- Je ne vais pas rester longtemps. Excuse-moi, c'est idiot, je te fais perdre ton temps...

- Non, tu n'as pas l'air bien. Reste un peu... parle-moi... dis-moi ce qui ne va pas...

- J'ai rêvé de toi.

L. s'éclaircit la voix :

- Moi aussi, il m'arrive de rêver de toi... c'est tout à fait normal.

Les lèvres tremblantes, elle paraissait sur le point d'éclater en sanglots.

- Non, ce n'est pas normal ! ce n'est pas normal de rêver de toi de cette façon et, ensuite, de ne pas cesser de penser à toi.

Il perdit patience :

- Mais, enfin, explique-toi !

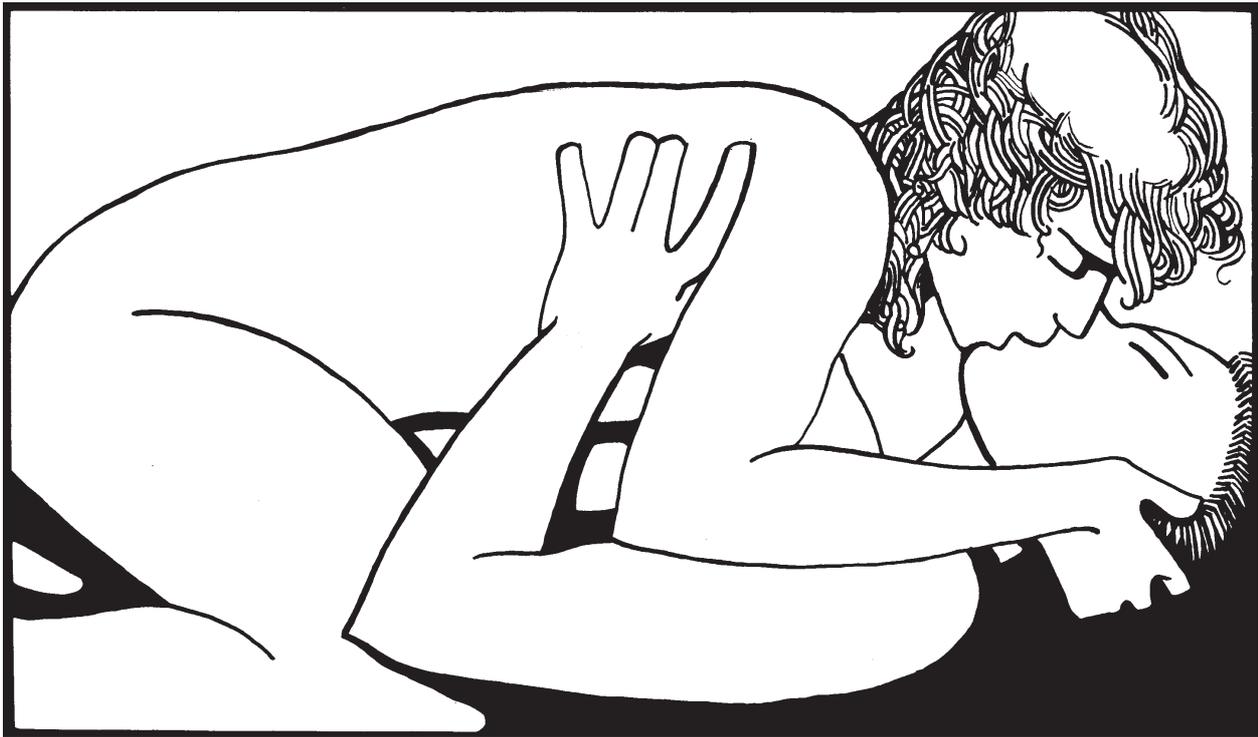
- Je me suis rêvée ton esclave dévoué, ta fidèle servante... ce sont des flashes, des histoires que je me raconte. Elle se mordit la main. Je fais des bêtises, dit-elle avec une voix de petite fille, je me touche, j'ai des pensées impures et tu me donnes une bonne fessée. Ou tu m'attaches avec une grande chaîne, dans un cachot humide et tu me livres à d'autres hommes, de véritables bêtes...

Il ne dit plus rien, il se leva et la prit dans ses bras. H. se blottit contre lui, elle se sentait en sécurité, à l'abri ; le malheur n'avait plus de prise. Elle chercha ses lèvres. Son sexe se dressait sous l'étoffe du jean. "Non..." dit-il. Elle clôt sa bouche d'un baiser humide, leurs langues s'effleurèrent. La

brûlure envahit tout son corps, plus vivace que jamais ; il sût qu'ils ne résisteraient pas, que la folie aurait raison d'eux. Que peut-on contre le feu intérieur ? Sans doute auraient-ils honte ensuite, et qu'importe ? ils vibreraient à l'unisson.

- Et l'autre ? demanda-t-il bêtement.
- Il n'existe plus.

H. était déjà à ses pieds. Elle le libéra de son pantalon, fouilla son caleçon pour le gober à pleine bouche, le regard chaviré, les yeux fous. Il était déjà prêt, déjà dur. Il ne pouvait pas attendre, il voulait la pénétrer tout de suite. L. bascula H. sur le canapé, releva sa jupe, manqua d'arracher son slip avant d'écarter ses cuisses mais elle dit non, pas comme ça... elle voulait qu'il l'attache, la domine... Un regard circulaire lui permit de repérer son peignoir qu'il avait jeté négligemment dans un coin de la pièce, à même le sol. L. se saisit de la ceinture d'éponge. Il la retourna et lia ses poignets dans son dos. Il n'eut aucun mal à la pénétrer. H. cria, elle lui dit qu'il était le maître qu'elle attendait. Elle lui demanda s'il sentait son désir ; elle ajouta qu'elle devenait une vraie fontaine, dès qu'elle pensait à lui, à son sexe, qu'elle avait imaginé qu'il la baisait, de cette manière là. Il la prenait sans ménagement et chaque mouvement lui arrachait un cri. Il reconnaissait en elle, cependant, les yeux clos, éperdue de jouissance, celle qu'il avait toujours désiré, l'enfant pervers de ses rêves oubliés. "Oui !" hurla-t-elle quand il prit ses reins. Elle s'était ouverte pour lui, il la possédait complètement, au plus profond. A l'instant de leur jouissance, au plus fort de l'orgasme qui les crucifiait, il eût encore la force d'un souffle pour lui murmurer à l'oreille : "Je t'aime, petite sœur".



Récréation

Elle est belle, elle me plaît. J'ai eu quelques difficultés à la convaincre. Je lui ai menti. Je lui ai dit que j'étais seule ce soir.

Elle est maintenant pour moi, alanguie sur mon lit, je l'effeuille lentement. C'est étrange comme j'aime faire durer, avec une femme, alors que j'aime qu'un homme en vienne directement au but, si je puis dire. Je caresse ses rondeurs, ses seins lourds aux mamelons sombres, ses fesses et ses cuisses, épanouies, j'aime ces formes charnues, je griffe au passage l'intérieur de ses cuisses, grignote son ventre.

Je la retourne, m'assieds sur ses fesses rebondies, longe son dos de ma langue. Le visage dans ses cheveux de jais, bouclés jusqu'aux épaules, je respire son parfum de femme. Cela faisait si longtemps... Elle ne sent pas la gamine, elle exhale une odeur piquante, j'ai humé son sexe, au passage, musqué. Je déteste les filles récurées comme une batterie de cuisine, elle, elle sent le désir et le poivre. Elle est chaude, elle palpète, couchée de tout mon long sur elle, j'ai la sensation d'absorber sa vie.

Elle me renverse, referme ses mains sur mes poignets, vient mordre mes seins. Elle m'embrasse, murmure dans mon cou. Elle en veut, elle se frotte, elle enrage. Elle écume aussi, déjà. Renversées, nous nous dévorons.

Moi, je t'ai entendu rentrer. Je connais les bruits de cet immeuble, les portes de l'ascenseur qui coulisent, le cliquètement de tes clefs, la serrure qui joue. Il est tard, tu ne veux pas me réveiller, tu es silencieux. Elle ne t'a pas entendu.

Je t'entends bruiser derrière la porte. Nous gémissons, je sais que tu as compris. J'entends ton sac glisser de tes épaules, la porte s'ouvrir légèrement. Elle s'écoule dans ma bouche, moi dans la sienne. Sa toison ébène est fournie, délicieuse, j'écarte les lèvres avec mes doigts, insère ma langue, elle réagit aussitôt et pousse de petits cris étouffés.

Au dessus de moi, elle me présente ses fesses magnifiques, je caresse ses seins et son ventre rond. Je la saisis à pleines mains, partout. Généreuse, elle m'allume à grands coups de langue. Feutré, tu t'installes dans le grand fauteuil de la chambre. Tu mates.

Je vais la finir, tu n'imagines pas. J'enfonce mes ongles dans sa chair pour la ramener à moi. Enfouie entre mes cuisses, elle ne voit rien, ne bouge pas, elle me subit. Ses jambes se contractent, elle enserme ma tête, je manque de souffle mais résiste. Je m'accroche à ses hanches, soulève le capuchon d'un coup de langue et suce. Elle crie, elle jouit, je triomphe.

Je la couche sur le dos, haletante. Elle gémit doucement et relève la tête. Elle te voit. Dans ses yeux, son visage, la colère étincelle. Je l'ai trahie. Je lui souris tristement. Je la voulais.

Tu te lèves, je crois qu'elle a peur. Elle nous regarde alternativement, je te fixe. Tu avances au bord du lit, saisit une de mes jambes, jusqu'à ce que je sois sur le bord, ni assise ni couchée, les jambes relevées, appuyée sur mes coudes. Tu défais ton pantalon. Je savais que nous t'avions fait bander. Tu poses les genoux sur le lit, t'agrippes à mes hanches. Tu es violent, brutal, ton orgasme est quasi immédiat, bruyant.

Tu me jettes presque sur les draps, et sors de la chambre. J'entends la porte puis le robinet de la salle de bain. Je souris, elle reste pétrifiée, éberluée.

Genèse

Lorsqu'il a surgi, ils étaient allongés dans l'herbe. Dans une étreinte interminable, ils allaient enfin s'abreuver de leur passion. Leurs jeux pervers, le voyeurisme qui accompagnait leurs ébats respectifs, la séduction latente et honteuse qui les rongait, les avaient submergés cette fois. Aussi brusquement qu'ils avaient laissé exploser leur désir, ils s'étaient fait surprendre, nus dans les hautes herbes.

L. se débat, crie à l'injustice, à l'incompréhension, assure qu'il ne recommencera pas, que ce fut une erreur, et qu'il est assez âgé pour comprendre cette erreur. Rien n'y fait, en aucun cas intimidé par ses grands enfants, le père les traîne sans pudeur, l'un par l'oreille, l'autre par les cheveux, jusqu'à la grange. Il ne les a pas réellement punis depuis longtemps, probablement depuis le jour où ils ont mis le feu à cette même grange, en explorant les captivantes propriétés du silex.

Quand il saisit H., hurlant, pour l'attacher à la chaîne qui pend du plafond, habituellement destinée à attacher du gibier, L. bondit, lui crie de la laisser tranquille, de le punir lui, qu'elle n'a rien fait, qu'il est le seul fautif. Exaspéré, leur père le repousse violemment. L. tombe, et l'homme en colère boucle sur ses chevilles les entraves fixées au mur. Il s'occupera de lui après, il le corrigera plus tard, il peut en être sûr, et jette sur sa nudité, dégoûté, une couverture peu tentante.

Lorsqu'il a surgi, ils étaient allongés dans l'herbe. Dans une étreinte interminable, ils allaient enfin s'abreuver de leur passion. Leurs jeux pervers, le voyeurisme qui accompagnait leurs ébats respectifs, la séduction latente et honteuse qui les rongait, les avaient submergés cette fois. Aussi brusquement qu'ils avaient laissé exploser leur désir, ils s'étaient fait surprendre, nus dans les hautes herbes.

L. se débat, crie à l'injustice, à l'incompréhension, assure qu'il ne recommencera pas, que ce fut une erreur, et qu'il est assez âgé pour comprendre cette erreur. Rien n'y fait, en aucun cas intimidé par ses grands enfants, le père les traîne sans pudeur, l'un par l'oreille, l'autre par les cheveux, jusqu'à la grange. Il ne les a pas réellement punis depuis longtemps, probablement depuis le jour où ils ont mis le feu à cette même grange, en explorant les captivantes propriétés du silex.

Quand il saisit H., hurlant, pour l'attacher à la chaîne qui pend du plafond, habituellement destinée à attacher du gibier, L. bondit, lui crie de la laisser tranquille, de le punir lui, qu'elle n'a rien fait, qu'il est le seul fautif. Exaspéré, leur père le repousse violemment. L. tombe, et l'homme en colère boucle sur ses chevilles les entraves fixées au mur. Il s'occupera de lui après, il le corrigera plus tard, il peut en être sûr, et jette sur sa nudité, dégoûté, une couverture peu tentante.

Il se tourne vers sa fille, terrorisée, qui tente de se libérer, les bras liés à l'anneau, au dessus de sa tête, elle tire par saccades sur la chaîne qui tinte. Elle le supplie quand il déboucle sa ceinture, elle se tort et plie quand il lève le bras, elle gémit au premier coup. L. crie, elle hurle.

Il claque sur son dos un dernier coup. H. ne s'époumone plus, elle sanglote. Abattu et calmé, leur père abandonne sa ceinture sur le sol, et sort en traînant les pieds. Au moment de franchir la porte, il jette un regard chargé de lassitude à son fils, hoche la tête et part.

L. soupire. Il regarde sa sœur, elle pleure doucement, toujours attachée. Il lui parle, la console, regrette de ne pouvoir la prendre dans ses bras. Elle se calme lentement, redresse la tête. Elle lui dit qu'elle a pensé à lui, pendant tout ce temps, qu'elle aurait aimé qu'il la punisse ainsi, qu'elle a imaginé qu'il le faisait, bien souvent, qu'elle n'a pu s'empêcher, il y a un instant, de le vouloir, le désirer. Elle lui dit qu'elle est prête, même s'il ne peut pas la prendre.

»Ca tombe bien». Elle sursaute, la voix est dans son dos. Elle interroge son frère du regard, il semble pris de panique. Elle pivote douloureusement, et reconnaît les ouvriers de la ferme, ils

sont cinq, ils dormaient derrière un entassement de paille, ils ont tous vu, cachés par quelques bottes bienvenues.

Ils s'approchent d'elle. H. se retourne, regarde son frère. Elle le fixe intensément, elle n'a pas d'échappatoire, elle est résignée, elle pense à lui, elle va s'ouvrir pour lui, elle va tout lui donner. Une main se pose sur son dos enflammé, elle a mal. Il se place devant elle, se déboutonne. Il lui ouvre les jambes, place les mains sous ses fesses et la place à hauteur. Il la pénètre en râlant, immédiatement. Elle gémit, lui dit qu'il est trop gros pour elle, qu'il lui fait mal. Il la prend totalement, jusqu'au fond, il jouit très vite, sous les commentaires de ses acolytes.

Encore quatre, se dit elle, presque soulagée quand deux d'entre eux, cette fois, s'approchent. Le temps que l'un se place face à elle, elle aperçoit son frère. Il ne dit rien, blotti dans la couverture, il est fasciné, il la désire et la plaint. Elle est palpée, étirée, retournée. L'homme face à elle la soulève comme le précédent, il s'enfonce en elle. Ses grandes mains écartent les fesses de la jeune fille, le plus possible. L'autre, posté derrière elle, lui applique le pouce sur l'anus et la force. Lorsqu'il arrive à faire tourner deux doigts serrés avec facilité, elle est soulagée, la sodomie ne sera pas douloureuse. Au lieu de la pénétration qu'elle attend, il vient rejoindre son partenaire de jeux, dans son vagin. Distendue, elle est inactive, vaincue, elle étouffe dans l'étau puissant de leurs deux corps. Elle attend l'orgasme qui la délivrera de ces hommes. Devant elle, il jouit le premier puis se retire. L'homme derrière elle recule d'un pas et la tire à lui. Elle est suspendu, les bras tirés en avant au-dessus de sa tête, il se finit.

L'été est moite, torride, H. voit L. trempé de sueur, elle se demande si il se branle. L'idée la déploie, elle étouffe un sanglot.

Les deux derniers prennent leur tour. L'un d'eux est déjà défait, il se caressait, en regardant la scène. Ils la détachent, la pose à terre. Ils manipulent ses bras, ses jambes, la mettent à quatre pattes, comme un animal, disent-ils. Devant elle, l'ouvrier la prend par les cheveux, lui ne bande pas, elle va devoir l'aider. Il se fourre dans sa bouche et marque le mouvement, de la main et du bassin. Il la remplit, l'autre la sodomise vigoureusement, derrière elle, elle ne respire plus, ankylosée. Il éjacule sur son visage, l'autre toujours planté dans son rectum. Il ne veut pas finir tout de suite, celui là, fait durer, ralentit. Il lui dit qu'il faut qu'ils se taisent, son frère et elle, que personne ne doit rien savoir, jamais. Il la menace. Si quelqu'un sait, ils viendront la chercher, ils la donneront aux bergers, les chiens de la ferme, et même peut-être à l'un des chevaux, le palefrenier sera d'accord, s'il peut aussi en profiter... Ils ricanent. Elle promet qu'elle ne dira rien, alors il termine, il jouit longuement.

Le père va revenir les chercher, une fois sa colère calmée, alors ils l'attachent à nouveau. Elle est sale, maculée de terre, de paille et de sperme. Ils jettent sur elle des seaux d'eau, la fraîcheur la fait frissonner et gémir. La chaleur est intense, elle sèche très vite. Ils sortent en sifflant, par la porte arrière.

L. et H. restent seuls. Sans un mot, ils savent que leur passion n'aura jamais plus le même goût. Ils attendent, ne se quittent pas du regard, leur désir intact.

Il se tourne vers sa fille, terrorisée, qui tente de se libérer, les bras liés à l'anneau, au dessus de sa tête, elle tire par saccades sur la chaîne qui tinte. Elle le supplie quand il déboucle sa ceinture, elle se tort et plie quand il lève le bras, elle gémit au premier coup. L. crie, elle hurle.

Il claque sur son dos un dernier coup. H. ne s'époumone plus, elle sanglote. Abattu et calmé, leur père abandonne sa ceinture sur le sol, et sort en traînant les pieds. Au moment de franchir la porte, il jette un regard chargé de lassitude à son fils, hoche la tête et part.

L. soupire. Il regarde sa sœur, elle pleure doucement, toujours attachée. Il lui parle, la console, regrette de ne pouvoir la prendre dans ses bras. Elle se calme lentement, redresse la tête. Elle lui dit qu'elle a pensé à lui, pendant tout ce temps, qu'elle aurait aimé qu'il la punisse ainsi, qu'elle a

imaginé qu'il le faisait, bien souvent, qu'elle n'a pu s'empêcher, il y a un instant, de le vouloir, le désirer. Elle lui dit qu'elle est prête, même s'il ne peut pas la prendre.

"Ca tombe bien". Elle sursaute, la voix est dans son dos. Elle interroge son frère du regard, il semble pris de panique. Elle pivote douloureusement, et reconnaît les ouvriers de la ferme, ils sont cinq, ils dormaient derrière un entassement de paille, ils ont tous vu, cachés par quelques bottes bienvenues.

Ils s'approchent d'elle. H. se retourne, regarde son frère. Elle le fixe intensément, elle n'a pas d'échappatoire, elle est résignée, elle pense à lui, elle va s'ouvrir pour lui, elle va tout lui donner. Une main se pose sur son dos enflammé, elle a mal. Il se place devant elle, se déboutonne. Il lui ouvre les jambes, place les mains sous ses fesses et la place à hauteur. Il la pénètre en râlant, immédiatement. Elle gémit, lui dit qu'il est trop gros pour elle, qu'il lui fait mal. Il la prend totalement, jusqu'au fond, il jouit très vite, sous les commentaires de ses acolytes.

Encore quatre, se dit elle, presque soulagée quand deux d'entre eux, cette fois, s'approchent. Le temps que l'un se place face à elle, elle aperçoit son frère. Il ne dit rien, blotti dans la couverture, il est fasciné, il la désire et la plaint. Elle est palpée, étirée, retournée. L'homme face à elle la soulève comme le précédent, il s'enfonce en elle. Ses grandes mains écartent les fesses de la jeune fille, le plus possible. L'autre, posté derrière elle, lui applique le pouce sur l'anus et la force. Lorsqu'il arrive à faire tourner deux doigts serrés avec facilité, elle est soulagée, la sodomie ne sera pas douloureuse. Au lieu de la pénétration qu'elle attend, il vient rejoindre son partenaire de jeux, dans son vagin. Distendue, elle est inactive, vaincue, elle étouffe dans l'étau puissant de leurs deux corps. Elle attend l'orgasme qui la délivrera de ces hommes. Devant elle, il jouit le premier puis se retire. L'homme derrière elle recule d'un pas et la tire à lui. Elle est suspendu, les bras tirés en avant au-dessus de sa tête, il se finit.

L'été est moite, torride, H. voit L. trempé de sueur, elle se demande si il se branle. L'idée la déploie, elle étouffe un sanglot.

Les deux derniers prennent leur tour. L'un d'eux est déjà défait, il se caressait, en regardant la scène. Ils la détachent, la pose à terre. Ils manipulent ses bras, ses jambes, la mettent à quatre pattes, comme un animal, disent-ils. Devant elle, l'ouvrier la prend par les cheveux, lui ne bande pas, elle va devoir l'aider. Il se fourre dans sa bouche et marque le mouvement, de la main et du bassin. Il la remplit, l'autre la sodomise vigoureusement, derrière elle, elle ne respire plus, ankylosée. Il éjacule sur son visage, l'autre toujours planté dans son rectum. Il ne veut pas finir tout de suite, celui là, fait durer, ralentit. Il lui dit qu'il faut qu'ils se taisent, son frère et elle, que personne ne doit rien savoir, jamais. Il la menace. Si quelqu'un sait, ils viendront la chercher, ils la donneront aux bergers, les chiens de la ferme, et même peut-être à l'un des chevaux, le palefrenier sera d'accord, s'il peut aussi en profiter... Ils ricanent. Elle promet qu'elle ne dira rien, alors il termine, il jouit longuement.

Le père va revenir les chercher, une fois sa colère calmée, alors ils l'attachent à nouveau. Elle est sale, maculée de terre, de paille et de sperme. Ils jettent sur elle des seaux d'eau, la fraîcheur la fait frissonner et gémir. La chaleur est intense, elle sèche très vite. Ils sortent en sifflant, par la porte arrière.

L. et H. restent seuls. Sans un mot, ils savent que leur passion n'aura jamais plus le même goût. Ils attendent, ne se quittent pas du regard, leur désir intact.

Valse

Elle attend maintenant depuis plus d'une demi-heure, assise sur la bergère. Comme son amant le lui a ordonné, elle a relevé ses jupes et c'est fesses nues qu'elle repose bien droite sur le coussin. Il est rêche au point d'en devenir très désagréable, une demi-heure passée. Un bandeau blanc recouvre ses yeux. Pour passer le temps, elle imagine à quoi ressemble l'endroit. L. lui a dit : "je te fais asseoir sur une bergère". Un salon bourgeois, meublé avec goût. Un érotomane distingué organise ici ses mises en scènes sur des ottomanes d'époque. Il prête l'appartement à des couples, jeunes et moins jeunes, pour des partouzes qui n'en portent pas le nom, des séances d'initiation, à son exemple.

La porte s'ouvre ; ils sont plusieurs. Des hommes sans doute, tel qu'elle connaît son amant. "Lève-toi !" dit une voix qu'elle ne reconnaît pas. On lui enjoint de se tourner puis de se mettre à genoux la tête dans les coussins du fauteuil. La jupe relevée, on la caresse sans rudesse, elle ne s'attendait pas à cela. Peut-être n'aura-t-elle droit ni au fouet, ni à la cravache, elle regrette un peu mais ils caressent si bien. L'un écarte de deux doigts les lèvres de son sexe, l'autre la relève un peu pour apprécier ses seins. Un contact humide, insistant, qui glisse le long de sa fente, une langue qui l'apprécie... elle va en avoir son comptant car elle se déverse pour ces amants inconnus. Une queue se plante en elle, elle gémit et s'accroche au fauteuil tant ça tangué ce plaisir qui la valdingue. Patient, il attend avant de venir au fond ; elle s'est fait prendre, déjà, par des brutes épaisses qui voulaient entrer tout entier avant qu'elle ne soit prête, là on dirait qu'il la goûte de son sexe et prend sa mesure. Et quand il atteint le point limite, il se retire. C'est là le supplice. Elle est sur le point de crier, demander qu'on la prenne de nouveau, vite, qu'elle a besoin d'être baisée, elle est sur le point de manquer à tous ses devoirs d'esclave quand une nouvelle verge s'engouffre en elle. Il est plus fortement membré mais elle le supporte sans gémir, tellement ouverte, elle est prête à accepter des membres énormes, hors normes, des trucs dont personne n'a rêvé. On la prend sous les bras, on la tire en arrière, une peau douce frappe ses lèvres, elle ouvre la bouche comme on lui a appris et c'est le goût de sa mouille qu'elle rencontre, l'homme qui l'a baisé lui présente son sexe à sucer et elle s'exécute avec plaisir, même si elle a le mal de mer d'être secouée, qu'elle a l'impression que son bateau tout en coussins va tomber à la renverse, entraînant les hommes et la femme ouverte dans une même danse vers le sol.

Elle a dû perdre un instant conscience, le laps de temps de l'orgasme. De nouveau, un homme s'échappe d'elle. On la relève, on la porte jusqu'à une banquette, on la couche sur le dos et, sans changer les rôles, on reprend le petit manège. Puis le gland de l'homme qui la baise presse contre son anus. Il la pénètre sans difficulté, le ruisseau qui s'écoulait de sa fente a lubrifié ses fesses. Il progresse doucement. Elle aime, il l'emplit bien. Ils n'ont pas joui, ils lui semblent infatigables mais elle pense qu'elle pourrait décharger encore deux ou trois fois.

On change encore de position, l'homme qu'elle suçait vient se placer sous elle et l'autre se poste derrière. Ils ne bougent plus, moment délicat, le temps de se positionner comme des acrobates. Et elle ne peut s'empêcher de crier. Ca y est, elle les a pris, tous les deux, dans son sexe et dans son cul.

Elle sent le contact d'une main contre sa joue brûlante, on la caresse, c'est comme un appel. Il y avait donc encore un homme ? Il est debout, devant elle, la queue dressée, elle ouvre la bouche pour lui et il vient finir de l'emplir. Il ne leur reste plus qu'à jouir, ce qu'ils font chacun leur tour, en douceur. L'orgasme est long et puissant, elle crie encore, très fort, mais ne perd pas conscience.

Enfin, quand tout est fini qu'elle repose heureuse et souriante, avec une lueur de sperme au bord des lèvres, L. dénoue le bandeau et l'embrasse. Avec douceur, il lui dit : " c'est fini, on rentre chez nous. "

Trio

Les maîtresses noires hurlent, lèvent les bras écartés vers le ciel et génèrent un immense éclair. Le géant roux trébuche, tombe, amoché, et se relève péniblement. Dans une clameur rageuse, elles se jettent sur lui. L'ange des ténèbres brandit son arme, une lueur verte et noire en jaillit, frappe le moine, l'être sombre l'achève.

Tu ouvres la porte et je relève la tête. A l'écran, le combat se poursuit. Je suis heureuse de te voir mais tu m'accordes à peine un regard. Intriguée, je presse Echap, sauve ma partie et éteins l'ordinateur.

Ta as posé ta sacoche, et ouvert une porte de la penderie. Je suppose que tu as passé une mauvaise journée, j'aimerais en parler, j'attends que tu me donnes ton attention.

Tu sors un cintre, garni de l'une de mes robes. Je regarde le vêtement léger. C'est une petite robe très simple, droite, à peine près du corps, sans manche, ni vraiment courte, ni longue, ni décolletée, une robe banale, que je peux porter au bureau, mais c'est une robe d'été.

" - Tu vas mettre ça.

- En plein mois de novembre ? "

Ton regard arrête immédiatement mon élan moqueur. Dépitée, un peu perdue, je m'exécute. Dans le salon. Tu m'interdis la salle de bain. Tu complètes la panoplie avec des talons hauts. Pas de sous-vêtements, pas de bas ou collants, j'ai un peu froid. Je me dis un instant que tu es un peu trop vieux pour commencer à jouer à la poupée, je réprime un rire. Tu jettes un manteau long sur le dossier du siège informatique, poses un papier plié sur le bureau, et un ticket de métro.

" - Tu vas te rendre à cette adresse, sans ton sac. Ne prends ni argent, ni papiers, tu feras tout ce qu'on te dira. "

Je n'ai plus envie de rire. Sur la feuille pliée, une station et une adresse. C'est à l'autre bout de Paris. Il fait nuit noire, j'angoisse. J'attends un baiser qui ne vient pas, je pars.

Dans la rame, j'échafaude une infinité de scénarios. Je sais qu'aucun ne sera juste. Je joue à me faire peur. Je ne sais pas vraiment si j'aime cette situation.

La rue est glaciale. Je m'engonce dans le manteau légèrement trop grand pour moi, cintré à la taille, les mains enfouies dans les poches. Mes pieds nus sont gelés, les talons claquent sur le bitume, je rate le bon numéro, retourne sur mes pas, sonne à la porte.

On m'ouvre. Je me sens idiote et j'ai le cœur qui bat la chamade : que dois-je dire ? Me présenter ? Sous quel nom ? Pas de papier, pas d'identité donc. Je fais un pas dans l'entrée, ouvre la bouche et cherche furieusement quelque chose à dire. L'homme à l'allure de domestique qui vient de me faire entrer me détaille. Non, il détaille mes cheveux, et lance : " vous êtes attendue ". Ah bon. Le vestibule est sombre, haut de plafond, il sent la poussière des murs de pierre. C'est une vieille maison, il y a trois portes, celle de l'entrée et deux autres. Il ouvre l'une d'elle. Elle donne sur un escalier assez raide. Je le descends prudemment, les talons glissent sur la pierre. Je m'arrête sur le palier, à nouveau devant une porte. Il enlève mon manteau, le suspend à une patère sur le côté et décroche un masque de celle voisine.

C'est une sorte de demie cagoule qui couvre la tête et les yeux jusqu'à la base du nez. Derrière, un savant laçage passe dans des œillets de métal incrustés dans une bande de cuir, et permet de bander les yeux. Il maintient adroitement mes cheveux en arrière et noue le masque.

Là, j'entends une porte s'ouvrir, il me pousse en avant, elle claque derrière moi. Je reste debout, j'ai l'habitude de l'attente. Je suppose qu'il doit prévenir de mon arrivée.

Un bruit, on arrive, mais pas par l'entrée que j'ai prise. Pas un mot, mais des mains sur moi. On me prend les poignets, on m'attire sur quelques pas. C'est la force d'un homme. Il me soulève, une deuxième personne me déchausse.

Ma robe est relevée un peu plus haut sur mes cuisses. On me porte, m'assied à califourchon sur une forme et texture qui rappellent une selle de cheval. On me couche sur le ventre, bras et jambes pendants. Finalement, ça ressemble plus à un cheval d'arçons. D'ailleurs, on m'attache les poignets et les chevilles sur ce qui doit être les quatre pieds. J'essaie de me projeter mon image : je suis comme à quatre pattes, la robe relevée, les fesses nues presque apparentes, les yeux bandés. Pour la première fois depuis que je suis entrée, je prends conscience de mon sexe, de ma position de soumise, d'esclave sexuelle, de ce que mon maître attend de moi.

On se penche sur moi. Une voix masculine. " Nous allons utiliser deux godes. L'un est de taille normale et l'autre plus conséquent, beaucoup plus. L'un ira dans ton sexe et l'autre dans ton cul. Que préfères tu ? " Je n'hésite pas longtemps, je demande le plus gros dans mes reins.

Les deux insertions sont douloureuses. Les entraves sont solides et je ne pourrais pas me détacher, mais elles me laissent une certaine liberté de mouvements. Je me tords un peu, je sais que les sexes factices ne resteront pas en moi. Mais on les presse, on les tient. J'entends un cliquetis, un froissement, et je sens sur mes fesses le contact du cuir. Ça ressemble à un slip très rigide, il me semble qu'on est entrain de le régler à ma taille. Par des sangles ?

Puis il est refermé. Il maintient les godes, cintre mes hanches. Je suis remplie, dilatée, je gémis.

On ouvre la fermeture éclair de la robe jusqu'au bas du dos. Elle est descendue sur mes épaules. Je sais ce qui m'attend. Je sais que j'aime le fouet. Je me contracte sur les verges de latex, je regrette déjà mon choix. Le premier coup ne me fait pas crier, le second est immédiat, le troisième...

Les deux personnes se sont postées de chaque côté. Lorsqu'un fouet s'abat, l'autre se lève prêt à frapper, alternativement, parfaitement synchronisés. Très vite, la douleur est vive, puis cuisante. Puisque je ne suis pas bâillonnée, je crie de plus en plus fort, ma gorge aussi brûle.

Je balance les hanches dans mon slip-carcan, les queues en moi bougent un peu. En glissant sur le cheval, je me masturbe en pleurant. Je suis au bord de la jouissance. J'ai perdu la notion du temps.

Les coups cessent. Je suis brûlante de la tête aux pieds. Le carcan est dénoué, les godes enlevés. La voix demande " elle a aimé ? ". La réponse est silencieuse, mais sans aucun doute positive. Entre mes cuisses, mon sexe détrempe. On me détache.

On me met debout, la robe tombe à mes pieds. Je suis tremblante, groggy, mes jambes flanchent. On me soutient, l'homme me prend dans ses bras, mes jambes autour de sa taille, il me pénètre facilement. On se poste derrière moi. On me sodomise, répondant ainsi à ma dernière question.

Je jouis très vite. Ils sont plus longs, ils prennent leur temps, mais écartelée sur leur membre, je dédie à mon Maître jouissance et souffrance.

Ils m'ont assise sur le cheval. Ils dénouent le bandeau. La cave est faiblement éclairée, je n'ai pas mal aux yeux.

Un peu désabusée, je fixe les jumeaux qui me regardent, eux, amusés. Devant la robe qu'ils me rendent je m'habille, boudeuse, avec le vague sentiment d'avoir été flouée, privée de la beauté des deux anges blonds, cheveux en brosse, rieurs, qui m'ont si bien baisée.

Je remonte l'escalier seule. Le domestique glisse dans ma main un ticket de métro. Chancelante, je rejoins la station.

Empreintes

Elle roule sur le lit. Maintenant sur le dos, elle fait glisser le pantalon et le string. Le tout tombe en boule aux pieds de l'homme. Jambes largement ouvertes, elle s'expose à lui. Il a compris son désir, se penche sur elle, la parcourt du regard et des mains. Il lisse de la langue les grandes lèvres, écarte les plis, pousse plus loin pour fouiller sa chatte, la sentir s'humidifier pour lui. Quand elle est prête, il prend le clitoris dans sa bouche et le suce doucement, elle laisse échapper de brefs soupirs. Il ne pensait pas que ce serait si facile, quelques heures à peine après l'avoir rencontrée, ils sont dans une chambre d'hôtel et il la lèche à en perdre haleine. " Malgré la maladie et le retour de l'ordre moral, il y a encore des filles faciles " pense-t-il bêtement. Elle le surprend encore en saisissant ses cheveux à pleine mains. Il la pénètre de sa langue tendue comme une verge. Elle pousse de petits cris tout en s'écoulant dans sa bouche. La chaleur monte dans ses reins et dresse son pénis.

" Baise moi ! " crie-t-elle. A peine le temps d'enfiler une capote et il est happé par le piège vaginal, sa tête tourne un peu, pourtant, il n'a rien bu. Elle se colle à lui, bouge son bassin pour imposer le rythme, elle bouge bien, il risque de jouir trop tôt. Mais non, il n'y a pas à dire, elle sait y faire, elle les bascule tous les deux. Maintenant, elle domine, montée sur lui, les yeux clos, son corps vibre, entraîné sur la bonne pente des orgasmes violents. Jamais aucune femme n'a contracté les muscles de son vagin autour de sa queue de cette manière là. Quand il éjacule, que sa tête éclate en mille étincelles, elle crie aussi.

Ils reposent côtes à côtes, repus.

- On va se revoir ? demande-t-il

- Non, je ne pense pas, répond-elle

Elle s'assoit au bord du lit, dos tourné. Son haut est assez court pour qu'il puisse observer le bas de ses reins. Il voit les marques sur ses fesses. Doucement, il remonte le chemisier ; il y a d'autres traces rouges plus haut, concentrées par endroits, des lignes, des zébrures, de petites écorchures.

- Que t'est-il arrivé ?

- Quoi ?

- On dirait que l'on t'a frappé, des coups de fouet ou de cravache

- C'est mon Maître qui a laissé sa trace

L'homme voit rouge. Il refuse de penser que l'on puisse brutaliser ainsi une femme, qu'elle y prenne du plaisir, qu'elle l'accepte. C'est une ordure qui a fait ça, un salaud de la pire espèce.

- Mais, tu ne vas pas rester avec lui, ce type est malade, fais-moi confiance, je peux t'aider...

H. ne répond rien, se contente de s'habiller en contre-jour.

Avant de quitter la chambre, elle lui jette un dernier regard et dit : " tu n'as rien compris, c'est lui qui m'a demandé de coucher avec toi. "

La porte claque comme une gifle.

Dogging

Cela fait deux mois, maintenant, que nous venons chaque semaine. La première fois, je me suis garée au même endroit que ce soir. Je t'ai dit : " Si tu descends de la voiture, tu es consentant. Je n'ai jamais vu que des hommes, tout se fait avec capote. " Je ne t'ai pas regardé, je ne voulais pas savoir. J'ai changé la musique, et je suppose que tu as grimacé quand le hard rock a hurlé. Je suis descendue de voiture, la portière a claqué derrière moi. Je n'ai pas attendu longtemps. Quand une silhouette s'est approchée, j'ai enlevé ma petite culotte et gardé le reste. Je me suis étendue sur le capot avant, jupe relevée, et j'ai ouvert grand les cuisses. Aucune formalité. Le type s'est branlé un peu, jusqu'à être assez raide pour mettre un préservatif, puis il ma prise. Après lui, deux autres sont venus, successivement.

Je suis remontée dans la voiture, groggy. Tu avais pris la place du conducteur, prêt à démarrer. A ta braguette encore ouverte, j'ai vu que tu t'étais caressé. Et tu pleurais.

Ce soir, à nouveau, nous avons attendu la nuit noire. De l'autre côté du cours d'eau, l'usine nous domine. Deux cheminées rondes, immenses, fument une vapeur d'eau blanche. Comme chaque fois, je suis écrasée par leur fantomatique puissance. Je change la musique, je descend de voiture, fais quelques pas sur le talus.

J'entend un bruissement dans les herbes. Machinalement, je retire mon slip. Un petit mec s'avance. Je ne sais pas pourquoi, peut-être à cause de sa timidité, mais je m'agenouille devant celui-là, j'ouvre sa braguette et fouille un peu pour sortir son sexe du caleçon. Je décalotte, je suce. Je me dis " moins vite, moins mécanique, on dirait une professionnelle ", mais il bande vite. Je m'étends sur la voiture, écarte les jambes. Il tremble tellement, en enfilant la capote, que je m'en amuse presque. Il finit par me prendre, un peu trop doucement pour la situation, et jouit tout de suite. Il a l'air penaud, et repart aussitôt.

Déjà, un second s'avance. Je sursaute, j'ai entendu la portière. Il fait semblant de rien, s'installe entre mes cuisses et me soulève un peu au-dessus du capot à chaque coup de rein.

J'entends des pas et je te vois. Tu es penché au dessus de moi. Je me dis que l'autre va mal le prendre. Ton rôle de mateur - actif - n'a jamais gêné personne jusqu'ici, mais là tu vas trop loin.

Mais ce n'est pas ça.

C'est un homme qui t'a plié en deux, à plat ventre sur le capot. Pendant qu'il défait ton pantalon, tu plantes tes yeux dans les miens. Je laisse échapper des petits cris, par à-coups, quand celui enfoncé en moi vient jusqu'au fond. Il est un peu gros, il me fait mal, mais pas trop, il a l'air de pouvoir tenir longtemps.

Quand il te sodomise, tu te mords les lèvres, et c'est ton regard qui crie. Je suis au bord des larmes et, pour la première fois, de la jouissance. Nous haletons de concert, de plus en plus fort, à mesure que nos empaleurs se font violents. Je sens des vagues de chaleur, elles irradient de mon sexe à mon ventre, l'orgasme me guette. J'ai terriblement honte. Ce n'est pas une transgression, bien sûr, mais le frisson, enfin.

Alors tu m'embrasses, à pleine bouche. Devant nos bourreaux, tu me glisses à l'oreille, d'une voix saccadée par la douleur, " petite sœur ", simplement. Et je jouis, en criant.

Un peu avant eux, ton orgasme s'échappe en grondements rauques.

Dans la voiture, tu murmures quelque chose, à propos de carrosserie et de nettoyage. J'approuve silencieusement, le garage familiale se passera fort bien de ce genre de traces. Tu prends le volant.

Projection Privée

H. roula sur le lit pour se retrouver contre L. Elle ressentit comme un choc électrique au contact de leurs peaux. L. était sur le point de s'endormir, il flottait doucement dans le no man's land entre la veille et le sommeil. Il glissa un bras sous la tête de H. et fit une coupe de la main pour cajoler un de ses seins.

H. lui demanda de lui raconter une histoire. Souvent, ainsi, et depuis fort longtemps, le frère alimentait leurs veillées nocturnes en phantasmes. Parfois, elle voulait qu'il lui parle d'hommes violents qui la brutalisaient et la violaient. Parfois, elle désirait simplement qu'il lui raconte ce qu'il lui ferait plus tard.

" Tu es vêtue comme je l'ai ordonné, commença-t-il, un string gris et un bustier de la même couleur, avec des lacets fermement serrés. Tu t'apprêtes à ouvrir une porte mais tu restes devant, hésitante... "

- Est-ce que je sais ce qui se cache derrière ?

- Non, tu ne le sais pas mais je t'ai dit que tu devrais obéir à tout ce que l'on te demandera de faire. Quand tu ouvres la porte, tu découvres trois hommes.

- Comment sont-ils ?

- Il y a un blond, un barbu et un type plutôt carré. Ils sont nus et t'attendent devant un grand lit circulaire.

Elle rit avant de lui demander s'il y a aussi des miroirs au plafond. Il lui répond très sérieusement :

- Non, mais plusieurs caméras sont disposées dans la pièce. Tu comprends que je t'observe par ce biais. Quand tu approches du lit, tu jettes un regard à une caméra et je peux te voir sourire. Un signe de confiance absolu. Et la marque de ton espièglerie.

A genoux devant l'homme musclé, tu caresses ses couilles. Il te présente sa verge. Je te vois sur le moniteur l'enjôler du regard. Tu embrasses son gland. A l'unisson bondissent mon cœur et ma queue. Tu lèches les plis du sexe. Il se gonfle de sang sous tes coups de langue. Quand il bande bien, tu veux le prendre à pleine bouche mais il saisit ta nuque pour te faire reculer puis te guide vers l'homme barbu. Tu ne te rebelles pas, tu saisis l'autre queue à moitié bandante pour la sucer à son tour. Le culturiste prend ton autre main et la referme autour de son sexe lourd. Le barbu caresse tes cheveux. Tu prends sa queue en entier, tu lui procures du plaisir de ta bouche habile. Le blond approche, ses mains explorent ton dos, il se glisse, se colle derrière toi, caresse tes seins, irrite les pointes. Le désir manque de te faire ployer, de lâcher la queue qui emplit ta bouche pour exiger que l'on te baise, vite. Tu résistes, pourtant, tu penses à moi. Un doigt glisse sur ta chatte humide, tu couines. Le body-builder se saisit de toi, il te renverse sur le lit. Le string glisse le long de tes cuisses, tu replies tes jambes pour lui faciliter la tâche. Les deux autres sont de chaque côtés. Tu les branles. Le culturiste est à genoux devant toi. D'une seule main, il maintient ton bassin à hauteur de sa queue. Tu es une poupée au bout de son bras, les jambes ouvertes, muscles des cuisses bandés, ne laissent rien ignorer de ton intimité. L'homme mate les lèvres ourlées d'humidité de ta petite chatte. Tu te lubrifies, mon amour, jusqu'au creux des fesses. Du pouce de sa main libre, il te lisse, caresse ton clitoris bandant. Il place une capote sur son sexe. Le museau de sa verge encapuchonnée s'humecte au contact de ta vulve. Tu cherches à t'avancer pour la capturer mais l'homme te retient. Il empoigne sa queue et force l'accès de tes reins. Un cri de surprise jaillit de tes lèvres. Les mains sur tes hanches, il te ramène à lui. Tu voudrais te masturber pour rendre la sodomie supportable mais les deux autres hommes te maintiennent par les poignées,

tu te cabres, serres les dents puis finis par t'offrir à la poussée comme un animal dompté. Les mains reviennent sur ton corps, te caressent, essuient les larmes sur tes joues. Un doigt plonge dans ta chatte électrisée d'où pulsent des ondes de chaleur. Le culturiste se retire. Il te fait rouler sur les draps jusqu'à ce que tes jambes basculent hors du lit. A genoux, la tête entre les jambes du blond, le barbu vient derrière toi. Enfin, tu obtiens que l'on exauce ton souhait, que l'un d'entre eux comble ta chatte ; la glissade est courte, il butte vite au fond, tu te ressers sur lui pour le garder. Il te baise doucement, il s'attarde. Ton corps entier est secoué de tremblements, tu n'y tiens plus, tu laisses échapper le sexe qui était dans ta bouche pour crier ta jouissance. Je sais que tu voudrais un répit mais ils ne te laisseront pas le temps de reprendre ton souffle. Le barbu se retire. Il prend la place du jeune homme blond, sur sa queue, tu décèles le goût de ta chatte. Le géant a retiré le préservatif. Il s'enfonce dans ta chatte et te baise durement. A grands coups de reins, il ballote ton corps comme une barque dans la tempête. Ils te baisent tous les trois ainsi, prenant chacun ton tour ta chatte ou ta bouche. Ils te donnent le tournis, tu ne sais bientôt plus qui t'enfile. De nouveau allongée sur le lit, le blond lèche ta vulve et ton cul. Tu sucés les deux autres hommes, tu voudrais les faire jouir. Deux doigts pénètrent ton vagin, une langue agace ton clitoris, tu sucés plus fort. Le blond te branle en ciseau. Vous changez de nouveau de position. A quatre pattes, tu te masturbes. Le blond enfle un préservatif, les jambes écartées pour ne pas cacher le spectacle, il se place au dessus de toi, crache dans sa main pour se lubrifier et plante sa queue dans ton cul. Tu continues de te branler pendant qu'il te sodomise jusqu'à jouir à nouveau.

Le barbu bandant s'est couché sur le dos, tu viens au dessus de lui. Il écarte tes fesses et tu te l'introduis, ton rectum dilaté n'offre plus de résistance. Le blond te présente sa queue et tu t'empresse de l'avalier. Reste ta chatte que le culturiste vient posséder. Enfin, tu es complètement emplie. Tu sais que je me branle en te regardant ainsi baisée par ces trois hommes. Tu aimerais que ces trois queues m'appartiennent. Le barbu jouit en premier. Il se répand dans tes reins. A son soupir, tu vibres plus fort et un nouvel orgasme te secoue. Quand tu ouvres de nouveau les yeux, le type musclé asperge ton ventre de longs traits blancs. Le blond se détache de ta bouche et, après une vigoureuse action du poigné, couvre ton visage de sperme. Tu passes ta langue sur tes lèvres et suce encore sa queue. Vous retombez sur le lit épuisés, je suis le dernier à jouir, je n'ai pas voulu manquer la fin de la scène.

L'histoire de L. était finie, il bandait. H. prit la queue dans sa main.

Il lui demanda si cela lui avait plu.

" Oui, répondit-elle, on le fera, hein ? oui, dis-le moi ! et maintenant, tu dois m'apaiser, éteindre le feu de mon ventre... baise moi mon amour, baise moi ! "